

## *Jean-MUNO*



Photo : © Jean-Luc GEOFFROY

**Par Robert FRICKX**

1995

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



La place occupée par Jean Muno dans notre littérature est, comme ses histoires, singulière. Singulière, c'est-à-dire unique : qu'il s'adonne au croquis, à l'esquisse, à l'évocation brève et fugace (*Contes naïfs*), qu'il délaisse le crayon pour l'encre de Chine et la plume (*Entre les lignes*), qu'il grave au burin ou à la pointe sèche (*Le joker*), le trait reste toujours reconnaissable. Singulière, c'est-à-dire étrange : que le héros s'envole, qu'il apprivoise un hipparion, qu'il entretienne avec un gant des rapports ambigus, on est toujours, avec Muno, aux confins d'un réel très banal et d'un fantastique très particulier.

Même si son humour devient parfois féroce (*Ripple-marks, Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon*), Muno élève rarement la voix : il préfère l'ironie à l'insulte, la dérision à l'invective. Mais, sous le couvert de l'acceptation, de la résignation, de la soumission à la réalité quotidienne, son oeuvre ne cesse de dénoncer les ridicules de notre société et les terribles contraintes que font peser sur l'individu l'éducation et l'habitude.



## **Biographie**

1924 : Robert Burniaux naît à Molenbeek-St-Jean (Bruxelles) le 3 janvier. Il est le fils de Constant Burniaux (1892-1975) et de Jeanne Taillieu (1898-1985). Tous deux sont instituteurs, mais Constant Burniaux suit également une carrière d'écrivain. Dans *Un pur* (1932), il évoquera la première enfance de son fils.

1935 - 1940 : Humanités anciennes à l'Athénée Royal de Bruxelles. Premiers essais littéraires vers l'âge de quatorze ans (un journal intime, un roman inachevé).

1940 : Mai : exode en France, avec quelques camarades. Séjour en Haute-Garonne. Retour en Belgique au mois d'août.

1941 - 1946 : Études de Philologie romane. L'U.L.B. étant fermée par ordre de l'occupant, Robert Burniaux passe ses examens devant le Jury central jusqu'en 1944.

Premières collaborations littéraires en 1945 ; il emprunte son pseudonyme au village de Muno (Gaume) dans les environs duquel il a passé de nombreuses vacances en compagnie de ses parents.

1947 : Robert Burniaux est professeur de français à l'Athénée Royal de Gand. Il se souviendra de cette époque quand il écrira *Le baptême de la ligne*.

1949 : Pendant les vacances d'été, Jean Muno, qui a entrepris une thèse de doctorat sur René Behaine, séjourne à Paris, à la Cité universitaire. Il invente le personnage du *petit homme seul* qu'on retrouvera dans presque tous ses livres. Le 23 août, il épouse Jacqueline Rosenbaum, enseignante.

- 1950 : Jean Muno est professeur à l'École Normale Charles Buls. Il abandonne son projet de thèse. Naissance d'un fils : Jean-Marc. *Les ombres* et *Un petit homme seul* sont programmés par la R.T.B.F.
- 1955 : Publication du *Baptême de la ligne*. Prix Hubert Krains.
- 1957 : Les Burniaux quittent Bruxelles pour s'installer dans une villa à Malaise (Overijse).
- 1958 : Naissance d'une fille : Martine. Publication du *Coq mouillé* dans *Nouvelles IV*, chez Julliard, et de *SaintBedon* dans *Audace*.
- 1959 - 1961 : Séjours à Wissant. Jean Muno écrit *L'hipparion*.
- 1962 : *L'hipparion* paraît chez Julliard. Pendant les vacances d'été, séjour à l'île de Ré ; ébauche de *L'île des pas perdus*.
- 1963 : Nouveau séjour à l'île de Ré. L'O.R.T.F. diffuse une adaptation radiophonique de *L'hipparion*.
- 1966 : Prix Paul Gilson de la Communauté radiophonique des programmes de langue française, pour *Comptine*, créée par la R.T.B.F.
- 1967 : Publication de *L'île des pas perdus*.
- 1968 : Un prix du Gouvernement, assorti d'une bourse, permet à Jean Muno de prendre un an de congé. Rédaction du *Joker*. Séjour à Nieuport et première esquisse de *Juillet perché*, qui deviendra *Ripple-marks* en 1976.
- 1972 : Publication du *Joker*.
- 1973 : Publication de *La brèche*.

- 1974 : Jean Muno prend sa retraite afin de pouvoir se consacrer entièrement à son métier d'écrivain. Séjour en Hongrie. Adaptation en français des *Nouveaux minimythes* d'Istvan Orkeny.
- 1976 : Publication de *Ripple-marks*. Acquisition d'un appartement à Westende, où les Burniaux feront désormais de fréquents séjours.
- 1977 : Prix de la Ville de Bruxelles pour *Ripple-marks*.
- 1978 : Second séjour en Hongrie. Achèvement de l'adaptation des *Nouveaux minimythes*.
- 1979 : Publication de *Douze contes* dans *Bruxelles vue par les peintres naïfs* et d'*Histoires singulières* qui obtient le Prix Rossel.
- 1980 : Publication de la seconde partie de *L'iguane*, une des nouvelles qui composent *Histoires singulières*, dans un numéro spécial de *Cyclope-Dem* consacré à Jean Muno.
- 1981 : Création au Théâtre de l'Esprit frappeur de *Caméléon*, spectacle dramatique tiré par Patrick Bonté de textes de *Ripple-marks*, du *Joker*, d'*Histoires singulières* et d'autres oeuvres de Jean Muno. Publication des *Petits pingouins*, conte de Noël. Jean Muno est élu à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises au fauteuil d'Edmond Vandercammen. Il participe à la fondation du Centre international du fantastique, à l'abbaye de Forest.
- 1982 : *Caméléon* est représenté à Lausanne et joué en néerlandais à Anvers. Publication d'*Histoire exécration d'un héros brabançon*.
- 1983 : Publication d'*Entre les lignes*. À partir du 25 décembre, publication en feuilleton d'*Histoire exécration d'un héros brabançon* dans *Télé-Moustique*.
- 1984 : Représentation de *Caméléon* à Montréal. Réédition de *L'hippation*.

- 1985 : Représentation de *Caméléon* à Paris. Publication d'*Histoires griffues*. Gérard Valet réalise l'adaptation de *Personne à l'Abbaye de Forest (Contes naïfs)* pour la télévision belge. Court métrage de Jean-Marie Mersch sur Muno, toujours pour la R.T.B.F.
- 1986 : Réédition de *L'hipparion* et d'*Histoire exécrable d'un héros brabançon*. La télévision belge diffuse une adaptation de *Caméléon*. Séjour de Muno à San Feliu (Espagne) où il commence la rédaction de *Jeu de rôles*.
- 1987 : Séjour à la presqu'île de Giens. Discours de réception de Jacques-Gérard Linze à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises. Traduction en roumain de *Histoires singulières*. Menacé de cécité, Muno achève la rédaction de *Jeu de rôles* dans un état d'esprit très pessimiste.
- 1988 : Décès de Jean Muno à l'hôpital Érasme (Bruxelles), le 6 avril. Crémation à Uccle le 12 et dispersion des cendres sur la pelouse du cimetière de Malaise. Sortie de presse de *Jeu de rôles*. Réédition du *Joker*.



## Bibliographie

Romans et récits :

- *Le baptême de la ligne ou Le hanneton dans l'encrier*, roman, Bruxelles, Éd. des Artistes, G.Houyoux, 1955.
- *Saint-Bedon*, roman, dans *Audace*, vol. 22, s.d., (1958).
- *L'hipparion*, roman, Paris, Julliard, 1962, rééd. 1984.
- *L'homme qui s'efface*, récit, Bruxelles, Brepols, Coll. «Le cheval insolite», 1963.
- *L'île des pas perdus*, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1967.
- *Le joker*, roman, Bruxelles, Louis Musin, 1972, rééd. 1980.
- *Ripple-marks*, roman, Bruxelles, Jacques Antoine, 1976.
- *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon*, roman, Bruxelles, Jacques Antoine, 1982. Rééd. Les Éperonniers, Bruxelles, 1986.
- *Jeu de rôles*, roman, Lausanne, L'Age d'homme, 1988.

Contes et nouvelles (1):

- *La brèche*, nouvelles, Paris, Librairie Saint-Germain-des-Prés, Coll. «Nouvelles de poètes», 1973.
- *Histoires singulières*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1979.
- *Douze contes*, dans *Bruxelles vue par les peintres naïfs*, Bruxelles, Laconti, 1979 ; repris sous le titre de *Contes naïfs*, Bruxelles, Cyclope-dem, 1980.
- *Les petits pingouins*, conte de Noël, Bruxelles, Le Cri, Coll. «Aube», 1981.

---

1. Nous ne reprenons pas ici les nouvelles parues dans les revues ou anthologies ni le théâtre radiophonique non publié. Pour une bibliographie plus complète, on consultera J. De Decker et F. Andriat, *Jean Munno*, Bruxelles, Cyclope-Dem, n° 28-29-30, 1980.

- ***Entre les lignes***, contes, dessins de Royer, préface de Jacques De Decker, Bruxelles, Paul Legrain, 1983.
- ***Compte à rebours***, conte, Bruxelles, Les libraires momentanément réunis, livraison 1, 1983.
- ***Histoires griffues***, nouvelles, Lausanne, L'Age d'homme, 1985.

Théâtre radiophonique :

- ***L'anti, une histoire de fin du monde***, Honfleur-Paris, P.-J. Oswald, 1970.

Théâtre :

- ***Caméléon***, adaptation scénique de Patrick Bonté d'après ***L'île des pas perdus, Le joker, Ripple-marks, Histoire exécration d'un héros brabançon, Histoires singulières, Contes naïfs***, Bruxelles, Jacques Antoine, 1983.

Essais :

- Sous le nom de Robert Burniaux et en collaboration avec Robert FRICKX, ***La littérature belge d'expression française***, Paris, P.U.F., Coll. *Que sais-je*, 1973, rééd. 1980.
- Sous le nom de Jean Muno et en collaboration avec Robert FRICKX, ***Littérature française de Belgique***, Sherbrooke (Québec), A. Naaman, 1979.

À consulter :

- *L'arche*, n° 12, juillet-août-septembre, 1973.
- G. NÉLOD, ***Jean Muno en filigrane***, Vieux-Virton, La Dryade, Coll. « Petite Dryade », n° 81, s.d. (1975).

- F. ANDRIAT, *Jean Munro*, dans *4 millions 4*, n°223, 19 avril 1979, p. 9-13 ; repris dans A.-M. Trekker et J.-P. Vander Straeten, *Cent auteurs, Anthologie de littérature française de Belgique*, Nivelles, Éd. de la Francité, 1982, p. 319-323.
- R. FRICKX et J.-M. KLINKENBERG, *La littérature française de Belgique*, Paris, Nathan, Bruxelles, Labor, Coll. « Littérature et langages », n°6, 1980, p. 109-111.
- J. DE DECKER et F. ANDRIAT, *Jean Munro*, Bruxelles, Cyclope-Dem, n° 28-29-30, print.-été-aut. 1980.
- *Terre d'écartés, Écrivains français de Belgique*, Bruxelles, Éd. Universitaires, 1980, s.d. (1980, p. 319-325).
- *Anthologie 80*, Bruxelles, Association des écrivains belges de langue française, 1980, p. 287-288.
- *Lettres belges de langue française, Lettres belges de langue néerlandaise*, Europalia 80 Belgique, Bruxelles, Palais des beaux-Arts, 1980, p. 53-54.
- *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p. 124-125.
- A.-M. TREKKER et J.-P. VANDER STRAETEN, *Cent auteurs, Anthologie de littérature française de Belgique*, Nivelles, Éd. de la Francité, 1982, pp. 319-323.
- A. VAN BELLE, *Comment écrivent-ils ? Vingt-cinq écrivains belges*, Bruxelles, Mandibel, 1983. Photographies de Marie Mandy.
- A.-M. BECKERS, *Lire les écrivains belges*, Ministère de l'Éducation nationale, Organisation des Études, t. 1, 1985, p. 91-93.
- *Lettres belges, Français 2000*, n° 109, juin 1986, p. 9-18.
- *Dossier Jean Munro*, *Phénix*, n° 7, décembre 1986, p. 13-112.
- R. FRICKX et R. TROUSSON, *Lettres françaises de Belgique, Dictionnaire des Oeuvres*, 1, *Le roman*, Gembloux, Duculot, 1988, p. 237, 243, 256, 268, 438.
- *Jean Munro 1924-1988*, Ouvrage publié sous la direction de Robert Frickx, Lausanne, L'Age d'homme, 1989.



## ***Texte et analyse***

5 *J'ai beaucoup pédalé, moi aussi, vraiment beaucoup. Des vacances entières, à m'en durillonner les fesses, à m'en échauffer les cotylédons, en pleine illusion de liberté comme une souris blanche dans une tournette. Mais à l'heure dite, le petit vélofidèle me ramenait toujours à mon point de départ ; au premier rappel, il me rapportait – moi, l'unique surgeon, l'irremplaçable héritier de la prudence familiale – vers les grandes personnes qui trottinaient derrière, devisant à pas mesurés de choses et d'autres, et spécialement de mon avenir, de mes diplômes à venir, de mes études*  
10 *gloutonnes, de mon âpreté à mieux faire, m'imaginant baccalauré, confirmé conforme, licencié chaste et pur, chargé de cacahouètes honorifiques (des grosses, à trois graines et six lobes), jeune prélat laïc patiné de langues mortes et tout piqué de vers anciens... Ah ! les imaginatives grandes personnes ! Tandis que je pédalais benoîtement, elles voyaient déjà les lâchers de bristols de mon apothéose, le jour où, diplômé-diplômeur enfin, je violerais les tableaux noirs de mon sexe de craie.*

**(Ripple-marks, p.28)**

### Introduction :

Depuis la terrasse d'un immeuble, face à la Mer du Nord, un narrateur oisif observe la plage. Par le jeu d'une métaphore, l'image de la *plage nue* devient celle de la *page blanche* où vont s'inscrire pêle-mêle souvenirs et fantasmes, coupés d'observations ponctuelles et de réflexions diverses. Ainsi, les *ripple-marks* – rides formées dans le sable des plages par le clapotement des eaux – symbolisent-elles les marques laissées par l'éducation dans le psychisme des individus.

Idée générale et structure :

Dans l'extrait ci-dessus, l'auteur oppose l'absence de liberté de l'enfant à l'imagination des adultes. On peut distinguer trois parties :

1. ll. 1-4 : le vélo, symbole de liberté illusoire ;
2. ll. 4-15 : les grandes personnes et les rêves d'avenir auxquels elles assujettissent l'enfant ;
3. ll. 17-18 : la synthèse des deux thèmes (liberté illusoire et imagination contraignante) sous forme antithétique.

Commentaire suivi :

1. ll. 1-4 : En plus de son sens propre, il faut donner à *pédaler* le sens figuré et populaire de *marcher vite*, de *courir*, de *s'affairer*. La connotation d'effort, d'obligation (cf. *on me fait marcher*) entraîne d'emblée la négation de l'idée de liberté. On notera la répétition de *beaucoup* et son renforcement par *vraiment* ; ces adverbes soulignent ironiquement la nuance de sujétion contenue dans le verbe. L'expression *des vacances entières* renforce l'ironie, puisqu'elle oppose l'idée de loisir à celle d'effort, contenue dans la première phrase. *Durillonner* est un néologisme formé sur *durillon* ; la conjonction de ce néologisme et de la tournure syntaxique familière, ainsi que l'emploi métaphorique du mot *cotylédons* (segments polygonaux, délimités par des cloisons, à la surface utérine du placenta humain ou animal ; feuilles ou lobes séminaux qui naissent sur l'axe de l'embryon) dans le sens de *testicules*, soulignent, eux aussi, la nuance ironique contenue dans l'expression *j'ai beaucoup pédalé*.

*Illusion* est un mot clé du texte : la liberté procurée par le petit vélo n'est qu'illusoire, il gravite toujours autour des parents ; d'où la comparaison avec la souris blanche, prisonnière de sa *tournette* (cage tournante qui, par son mouvement circulaire, procure à l'animal l'illusion de la liberté).

2. ll. 4-15 : *Mais* introduit l'opposition à la fausse idée de liberté ; à *l'heure dite*, c'est-à-dire imposée par les parents, le petit *vélofidèle* (mot valise formé par analogie avec vélocipède, dont vélo est l'abréviation), fidèle à la consigne, ramène le narrateur à son point de départ ; comme la souris blanche, il n'a fait que tourner en rond. On notera l'emploi du mot

*rapportait* (à rapprocher phonétiquement de *rappel*) qui personnifie la bicyclette, lui confère une sorte de maîtrise sur le narrateur.

Le passage suivant va souligner avec ironie (style volontairement emphatique) l'amour tyrannique et exclusif que les parents portent à leur fils unique (*unique surgeon* [pousse aérienne née sur une racine et qui produit des racines adventives], *irremplaçable héritier de la prudence* ou *sagesse familiale*).

L'emploi du verbe *trotter* connote les idées de vieillesse, de prudence, de lenteur, qui sont renforcées par l'expression métaphorique *devisant à pas mesurés* (c'est-à-dire conversant au rythme lent de la promenade).

L'avenir du fils unique occupe dans cette conversation la place dominante. (On notera l'homonymie *avenir/à venir*, qui souligne la préoccupation majeure des parents.) Les études sont gloutonnes parce qu'elles exigent beaucoup de temps et d'efforts, qu'elles dévorent celui qui les fait ; mais on peut aussi comprendre que celui qui étudie avale avidement la matière (réversibilité sémantique) ; ce sens est renforcé par *âpreté* (ou ardeur) à *mieux faire*, qui ajoute une note de sévérité au caractère du narrateur vu par ses parents.

*Baccalauré* est un néologisme formé à partir de *baccalauréat* (en France, ensemble d'examens qui terminent les études secondaires) et où l'on retrouve le mot *lauré*, qui signifie orné, couronné de lauriers. La gradation qui suit souligne le caractère à la fois tyrannique et ridicule de l'ambition des grandes personnes, puisqu'on glisse phonétiquement du sens de *confirmé* (affermi, fortifié ; assuré, vérifié) à celui, péjoratif, de *conforme* (qui a été reconnu semblable aux autres, adulte à son tour, fidèle à l'image inventée par les parents ; cf. *copie conforme*). *Chaste et pur* renforce la dérision du passage : il faut que le narrateur demeure chaste durant ses études afin de pouvoir s'y consacrer totalement. L'expression, vieillie et littéraire, est génératrice d'un effet comique, de même que l'allusion aux *cacahouètes*, friandise que l'on donne aux singes ou aux animaux savants en guise de récompense quand ils ont réussi un tour.

*Chaste et pur* entraîne l'image du *prélat laïc*, où la répétition du *la* engendre un effet phonique amusant, soulignant la cocasserie de l'oxymore (un prélat est un haut dignitaire ecclésiastique). Quant à la *patine*, c'est un dépôt qui se forme sur certains objets anciens, ou encore la couleur qu'ils prennent avec le temps ; malgré sa jeunesse, le prélat est donc recouvert d'une couche de langues mortes, ce qui lui donne le sérieux d'un vieillard.

Dans l'expression *piqué de vers anciens*, l'auteur joue sur l'homonymie de *ver* et de *vers* ainsi que sur le double sens de *piquer* : on dit *un meuble piqué de vers*, mais aussi *se piquer de*, se targuer d'un avantage, avoir la prétention de connaître.

3. II. 15-18 : L'interjection et l'antéposition de l'adjectif renforcent l'ironie de la phrase exclamative : *les imaginatives grandes personnes ! Tandis que* annonce la synthèse finale en rapprochant dans le temps le narrateur candide (*benoîtement*) des adultes tyranniques. L'expression *lâchers de bostols* est calquée sur « lâchers de ballons ». Elle connote donc une idée de fête. Le bostol est un carton léger sur lequel on imprime les diplômes et les cartes d'invitation à une cérémonie, à un cocktail.

On notera qu'à peine *diplômé*, le licencié devient à son tour *diplômeur*, c'est-à-dire en mesure d'infliger aux autres ce qu'on lui a infligé. La note de sadisme contenue implicitement dans le rapprochement du passif et de l'actif éclate dans la dernière phrase où l'on voit le narrateur *violier* les tableaux noirs (= l'ignorance) de son *sexe de craie* (= la connaissance) ; *violier* les tableaux noirs pour enseigner quelque chose, c'est aussi violer la pureté de l'enfance, sa candeur, son innocence ; la satisfaction anticipée des parents est donc liée à un sentiment d'impuissance, de revanche sur la vie et sur la vieillesse.

Conclusion :

La satire du monde des adultes est fondée sur une opposition entre la fausse liberté de l'enfant - symbolisée par le vélo - et sa sujétion réelle, concrétisée par la conversation des parents ; la trajectoire de l'enfant est



tracée d'avance et sa liberté est donc illusoire. Pour rendre l'idée de dérision qui domine le texte, l'auteur recourt à un vocabulaire à la fois familier et recherché (mots rares ou techniques, termes vieillis ou littéraires, néologismes), à une syntaxe variée (répétitions, phrases nominales, proposition incise, énumération et gradation, parenthèse, proposition exclamative), à de nombreuses figures de style, tropes et catachrèses.

La trivialité des expressions qui caractérisent la sujétion de l'enfant (voir ll. 1-4) s'oppose au caractère littéraire et emphatique de celles qui traduisent l'amour tyrannique des parents (voir ll. 5-18), mais l'ironie est présente d'un bout à l'autre du texte, une ironie proche du sarcasme et sous laquelle on devine un vieux fond de rancœur.

## **Choix de textes**

Sur une plage du Nord de la France, un vieux professeur passionné d'histoire naturelle, rencontre un hipparion, c'est-à-dire un périsodactyle qui vivait à l'époque tertiaire. Il rêve d'immortaliser son nom grâce à sa découverte.

*Il retrouverait le cheval mystérieux ; il l'examinerait à nouveau, à fond. Il consulterait des livres, il hanterait les musées, il ne laisserait rien dans l'ombre. Il acquerrait une certitude. La certitude de ne s'être point trompé, d'avoir vu juste dès le premier jour. Car lui, Van Aerde, admettait courageusement le fait incroyable. Oui ! il en prenait les risques. Comme cette pensée l'exaltait ! Elle lui faisait l'âme d'un téméraire, d'un conquérant, d'un Galilée. Sa vérité, il l'imposerait à tous !*

*Quel éclat dans le monde savant ! Ce milieu fermé, dédaigneux, dont il avait toujours envié les fastes de son étroit strapontin. Il entrevoyait un avenir de luttes : on contesterait sa découverte, on la raillerait peut-être, – il finissait par triompher. Déjà, il n'était plus le naturaliste timide, amateur de menus coquillages. Au service de l'hipparion, transfiguré, il allait entreprendre enfin de grandes choses.*

*Le vent, qui souffle du large, ébouriffe sa chevelure grise. Il a l'air d'un compositeur inspiré qui écouterait chanter la mer. D'où viennent ces pensées enivrantes qui tournent, tournent autour de lui comme de longs serpentins multicolores ? Il n'était pas trop tard. D'un seul bond, il s'est évadé du quotidien, de l'ennui, de la solitude. Il a rencontré l'hipparion ! Le monde sait-il qu'il a rencontré l'hipparion ?*

**(L'hipparion, p.29-30)**

En vacances à l'île de Ré, Paul découvre les traces d'un forçat fugitif qui a trouvé refuge dans un ancien blockhaus. Il décide de lui venir en aide en lui apportant de la nourriture. Mais son manège attire l'attention des gendarmes.

*Tout s'explique et tout à l'air truqué. La précision et l'irréalité du rêve. Les gendarmes sur la digue ; l'homme terré quelque part ; entre eux, Paul qui regarde la mer comme si un signe devait venir de là. Le moindre geste compte. Cela se déroule au ralenti, ailleurs, dans une lumière sous-marine, sur une planète inconnue où le ciel est de plomb. On entend au loin le grondement sourd de l'orage.*

*« Naturel ! » Paul se raccroche à cette unique pensée : « Paraître naturel. »*

*Il tourne lentement sur lui-même. Un touriste qui admire le paysage : le golfe, les dunes, les étendues marécageuses... En short bleu et chemisette assortie, avec le sac de plage que gonfle l'attirail du petit clandestin, juché sur le blockhaus comme sur un socle, il est insolite, ridicule, et il en prend cruellement conscience. Il a le regard fixé sur l'horizon, mais c'est lui, rien que lui-même, qu'il considère en ces instants. Avec les yeux des gendarmes : un naufragé myope qui cherche un repère sur l'océan... avec les yeux de l'homme qui l'attendait, espérait sa venue, et qui se cache, la haine et le mépris au coeur.*

*« Pourquoi m'aidez-vous ? » Karl a la réponse à présent. Une réponse simple, logique, qui le satisfait d'un seul coup. « Pour me trahir, c'était donc bien cela ! Pour amener le chasseur, comme un chien ! »*

*Au jeu de la fraternité retrouvée, Paul a perdu. Il est un mouchard. Qu'il appelle ou qu'il se taise, qu'il s'en aille ou qu'il attende, quoi qu'il fasse, son unique partenaire croit qu'il est un mouchard.*

*Il ne lui reste plus qu'à « paraître naturel ». Un promeneur du genre niais, que le hasard a égaré loin de ses plages familières ; un touriste quelconque, qui a choisi la solitude, pour donner une leçon à sa femme. Et, sans doute, n'est-il que cela. Ni un mouchard, ni un héros ; seulement un petit homme en vacances. Les gendarmes, là-bas, attendent qu'il s'en aille. Ils ont raison : sa place n'est pas ici. Elle ne l'a jamais été.*

Autobiographie romancée, l'*Histoire exécrable d'un héros brabançon* met en scène un professeur du secondaire, Papin, dont le signe distinctif, symbole de son asservissement, est un énorme cartable. Dans l'extrait qu'on va lire, Papin s'interroge sur sa « belgitude ».

*Nos promenades, à bof et moi, se ressemblaient : rondes diurnes, inventaires toujours recommencés. Comme Monsieur (2), à qui je ne pouvais pas ne pas penser, je faisais le « tour du bois », le tour de moi-même.*

*Maisons mi-campagnardes mi-ouvrières, petits jardins, potagers impeccables. Ailleurs, sans transition, les vastes pelouses, les villas très blanches, les allées dont le gravier crisse noblement sous les pneus, ou alors, à moitié cachées parmi les arbres vénérables, les gentilhommières vaniteuses avec perrons pour politesses de seuil. Et partout présente, longeant les avenues, coupant les rues, s'insinuant entre les parcelles/percelen, diffuse mais perceptible à mille signes ténus, la frontière qui nous traverse. Car j'en venais à me reconnaître dans cette topographie comme dans un miroir.*

*Rien que le fait de descendre mon avenue/laan le matin. À cause de la frontière qui très précisément la longe, en est l'épine dorsale, j'avais un pied en Flandre et l'autre en Wallonie. Idem pour le cerveau, un lobe de chaque côté. Idem pour les bras, les jambes, tout ce qui va par deux. Et mon coeur que je porte à gauche ? En somme, me suis-je dit, il est tantôt wallon, sur le versant paternel de l'anarchosyndicaliste, tantôt flamand, mijn hart, sur le versant de moeder Liza quand je rentre chez moi à l'heure des nostalgies. Coupé en deux dès le matin ! Pas étonnant que mon village s'appelle Malaise, et que, dans ces conditions, je ne puisse éviter les contradictions et les ambiguïtés. Tantôt mes deux moitiés se disputent, tantôt l'une prend le pas sur l'autre. Il arrive aussi qu'elles se fassent des concessions. Ah ! le compromis ! C'est alors que je me sens le plus belge et, paradoxalement, le plus inauthentique, le plus marginal. À la fois dedans et dehors, avec et cependant autre. Chair et poisson, chèvre et poisson. Belge et Capricornu ! Né sous le signe solsticial du partage et du passage, de l'adhésion et du refus, de la résignation et de*

---

2. Monsieur est le père du narrateur.

*la révolte. De cette patience aveugle et souterraine qui arrache le plantule à l'hébétude des ténèbres.*

*Belge : c'était bien la première fois que le mot me donnait à penser. Je le trouvais lourd, pâteux ; je n'aimais pas le bruit chuintant qu'il faisait en se déplaçant dans ma tête. belch ! belch ! Pesant godillot s'arrachant à la terre grasse, gorgée de pluie. Alors je lui cherchais des synonymes ou des équivalents plus harmonieux, plus drôles. Celui qui descendait son avenue/laan chaque matin ne pourrait-il être un Lotharingien, un burgondo-médian ? Le petit homme de l'entre-deux tous azimuts, toujours en point de suspension entre le Ne dites pas et le Dites ! Médiation, compromis, conciliation. Belch ! belch ! Notre période par excellence avait été l'entre-deux-guerre et, s'il n'avait tenu qu'à nous, elle eût duré toujours. Toute notre existence à l'ombre d'un sempiternel Munich, inlassablement négocié, renégocié, pourquoi pas ?*

*Entre les deux, toujours, notre coeur balance. Choisir, nous le savons trop, c'est mourir un peu. Nous pratiquons l'art subtil de la demi-mesure. Forcément nous ne pouvons aboutir qu'à l'ambiguïté de la demi-réussite, du ni chèvre ni poisson. La bouteille est-elle à moitié vide ou à moitié pleine ? Question de mots. C'est pourquoi nous sommes avides de gestes et de mots rassurants : attestations, consécration, distinctions honorifiques, hommages, tout ce qui peut suggérer le plein de la bouteille.*

**(Histoire exécration d'un héros brabançon, p.272-273)**

### **Je me demande**

*J'essaie de réfléchir, j'hésite. J'ai beau interroger le miroir, la réponse ne s'y trouve plus. C'est inquiétant. Tout bien considéré, je me demande...*

*Précisément : je me demande.*

**Déclat** ! Une voix administrative, peut-être enregistrée, répond distinctement que je suis absent. Je me demande en vain : je suis absent.

— En conférence, ajoute la voix.

*Là, je proteste. Comment serais-je en conférence, alors que je suis ici, dans mon bureau ? Tout seul, devant un miroir vide, en train de me demander...*

— *Justement ! triomphe la voix. Vous vous demandez, c'est bien la preuve !*

— *La preuve de quoi ?*

— *La preuve que vous vous cherchez !*

*Il me semblait bien qu'il devait y avoir une sorte de redoutable logique derrière tout cela. La voix se fait plus administrative encore. Non seulement, elle répète que je suis absent, mais elle précise que je voyage. À l'étranger. En conférence à l'étranger.*

*Pourquoi la voix mentirait-elle ? Elle est neutre de toute évidence. Je n'ai plus qu'à m'incliner.*

— *Soit, dis-je en m'inclinant. Je me rappellerai.*

— *C'est ça. Rappelez-vous.*

### **Déclic.**

*Où vais-je inscrire que je ne dois pas oublier de me rappeler ?*

*Je me lève et je retourne devant le miroir. Personne en face de moi, toujours personne. Il faudra que je me rappelle, c'est certain, mais quand ? et quoi ? Je ne sais plus, j'ai la mémoire vide. Et le miroir... Comment réfléchirais-je si plus rien ne me réfléchit ?*

*La voix avait raison.*

*J'ai perdu mon reflet, je considère mon absence. Oui, je séjourne à l'étranger.*

**(Entre les lignes, p. 13-14)**

### **Beau zénobe**

*Maryvonne, c'était un cas. Ce l'est toujours, d'ailleurs. De face : une fille quelconque. De profil, même en monokini, elle ne valait pas le détour. Mais de dos, alors, de dos, Seigneur Dieu, trois étoiles ! Un véritable Boucher.*

*Bien entendu, je parle de son..., de sa... superbe ! exceptionnelle ! Surtout n'allez pas vous imaginer que je n'ose pas appeler les choses par leur nom, que je suis de ces littérateurs pusillanimes que le mot cul effraie. Pas le moins du monde. Ni cul ni derrière, ni postérieur ni postère, ni croupe ni fondement. Pas plus que baba, ballon, cyclope, lune, pétard ou pétoulet, valseur ou popotin, vase ou verre de montre, — que sais-je encore ? Au contraire, cette pittoresque synonymie m'enchanté.*

*Seulement, dans le cas de Maryvonne, aucun de ces termes ne convient, voilà le problème, soit qu'ils aient quelque chose de bestial, comme croupe, de platement utilitaire, comme vase, de rigolard, comme pétoulet ou popotin. Son envers suggérait tout autre chose que l'usage ou la bagatelle ; sa chute de reins n'était pas une chute, mais une élévation ; son derrière n'était pas un postérieur, mais une face, à proprement parler.*

*Je suis un scrupuleux, et cette question de terminologie m'a beaucoup préoccupé. Maryvonne, c'est un cas, certes, mais comment l'évoquer ? Comment éviter le vocable quelconque qui ramènerait ipso facto l'exceptionnel au banal ? Créer un mot, sans doute... forger l'outil.*

*Après de longs tâtonnements, je me suis fabriqué zénobe. On en pensera ce qu'on voudra, mais zénobe me plaît. Des expressions comme le beau, le merveilleux zénobe m'enchantent, je ne sais trop pourquoi. Peut-être parce que le terme évoque tout à la fois pour moi le zen, le zénith, le zéphyr, la noblesse et le lobe des feuilles, mais aussi, sans nul doute, parce que c'est un prénom, un prénom rare, et que le zénobe de Maryvonne avait une personnalité rare. Peut-être pensais-je confusément à Zénobe Gramme, l'inventeur de la dynamo, natif comme moi de Jehay-Bodegnée, c'est fort possible, mais sûrement pas à cénobite dont la signification et la consonance eussent interféré malencontreusement.*

*Ce point réglé, me voici plus qu'à l'aise pour parler de Maryvonne callipyge. son zénobe était un don de Dieu, cela va de soi, mais un don que la main de l'homme avait perfectionné. En l'occurrence la main d'il signore Ponteverdi, son père, modeste encadreur en chambre d'origine sicilienne. Sans lui, il est probable que Maryvonne aurait eu le dos à peine moins quelconque que le devant.*

**(Beau zénobe (partim) in *Érotiques* (3), p. 71-72.)**

### **Le larech**

*Tout a commencé le plus banalement du monde, il faut le souligner. Il devait être neuf ou dix heures du soir, j'étais assis dans un fauteuil, en train de lire un roman, l'un de ces interminables romans anglais, qui*

---

3. *Érotiques*, nouvelles de douze écrivains, Bruxelles, Legrain, 1985.

*m'ennuyait un peu. En vérité, j'attendais le moment d'aller au lit. La télévision me donne des névralgies, et si je vais me coucher trop tôt je dors mal. Je suis à un âge où il faut se tenir à l'oeil, ne pas se brusquer.*

*Donc le sommeil venait doucement, je le laissais venir. Étirant un bâillement jusque dans mes orteils, j'ai refermé mon livre, et mes yeux ont dérivé dans la pièce. La vitrine aux souvenirs, la bibliothèque, le portrait de mon père, l'aquarelle que m'a offerte Jeannette il y a de cela... bref, toute une vie. Soudain je suis tombé en arrêt. Dans le coin de la fenêtre, à l'extérieur, il y avait quelque chose d'inhabituel. Quelque chose comme un regard. Quelque chose comme quelqu'un.*

*Ce n'était pas la première fois que j'éprouvais cette impression, et je ne dois pas être un cas unique. Nuit dehors, maison vide, il fait trop calme, vous avez lu dans le journal le compte rendu d'un cambriolage, même si vous ne voulez pas en convenir, vous éprouvez comme une vague inquiétude, – et tout à coup, derrière la vitre, vous croyez apercevoir une silhouette immobile, qui vous épie. Banal, je l'ai dit.*

*Je me suis levé, je me suis approché de la fenêtre. Rien, bien entendu. Rien ni personne, pas même l'ombre d'un chat. Les feuillages immobiles, le parking baigné de lune, à l'étage de la villa d'en face, la fenêtre, toujours la même, qui reste éclairée parfois jusqu'aux petites heures.*

*Je suis revenu m'asseoir, j'ai repris mon livre. Un paragraphe ou deux, puis j'ai tourné la tête lentement, c'était plus fort que moi... Rien. Un peu déçu, j'ai achevé la page – en vérité je faisais semblant – et, de nouveau, tête à droite. Mais brusquement cette fois, pour surprendre.*

*Le regard était là !*

*Je le tenais, je ne le lâcherais plus. Sans cesser de fixer le coin de la fenêtre, j'ai déposé discrètement mon livre. Des prunelles dorées, de forme oblongue, singulièrement attentives. « Une attention dévorante », ai-je pensé. Puis : « Un chat qui aurait des yeux d'homme ! » S'il s'agissait d'un chat, il devait être de grande taille, à en juger par la hauteur de ses prunelles par rapport à la tablette de la fenêtre. Mais au moment où j'ai fait mine de me lever, elles ont disparu d'un seul coup. Éteintes, littéralement soufflées, sans que j'aie vu bouger une ombre.*

*J'ai refait plusieurs fois l'expérience. Une sorte de jeu. Je tournais brusquement la tête : le « regard » était là ; je me levais : il disparaissait à l'instant. Pourtant, je savais bien que rien ne se serait passé si mon livre avait été plus captivant. Une seule fois, il a persisté alors que j'étais*



*debout, mais au premier pas que j'ai fait dans sa direction, il s'est évanoui avec, m'a-t-il semblé, une expression d'effroi.*

*Ou d'ironie ?*

*Peu importe : ensuite il n'est plus revenu. J'ai fini par aller me coucher, nettement plus tard que d'habitude, après avoir pris la précaution de baisser les volets, de verrouiller les portes. J'éprouvais un vague sentiment d'inquiétude, entre chair et peau. Pas désagréable, ni vraiment réel, il faisait partie du jeu.*

**(Histoires griffues, p. 134-135.)**

*Il y avait aussi Isabelle Dujardin, la mère de Fabre...*

*À la lueur d'une 25 watts relayée par la clarté filtrant du soupirail, l'insulaire évoluait parmi ses personnages, le pyjama veule, le zizi indiscret. Dialecticien pourtant irrésistible. Soudain il s'immobilisait, le corps manifestement déserté, mais le visage animé d'expressions diverses, de la tendresse à l'indignation, de l'ironie à la stupeur douloureuse. C'étaient les moments où, juste après le lever du soleil, ses partenaires réduits au silence, Fabre leur parlait un peu de lui-même, de son vrai visage : l'homme nu, méconnu, ses mobiles secrets, ses intentions mal perçues, ses contradictions apparentes mais sa cohérence profonde, bref, tout ce qu'il fallait savoir pour le comprendre, lui rendre justice, et qu'il était le seul à pouvoir exprimer puisque, de toute évidence, personne ne connaissait mieux Fabre que Déglantine et vice versa. Discours inattaquable, d'une rigueur diabolique, qu'on eût aimé pouvoir graver une fois pour toutes dans quelque chose de très dur ; point d'orgue et justification de l'insomnie que grignotait inéluctablement la montée de la lumière.*

*En effet, à mesure qu'il pénétrait par le soupirail, le jour faisait pâlir la lampe et décliner l'euphorie de Fabre. Le doute s'emparait de lui, cet écoeurément de tout être qui, le plus souvent, ternissait ses journées. À quoi bon ? se disait-il, ils ne m'écouteront pas... Et s'ils m'écoutent, ne me comprendront pas. Et s'ils me comprennent, ne me croiront pas. Et si, d'aventure, ils m'écoutent, me comprennent et me croient, jamais ils n'auront l'honnêteté de l'admettre. Je dérange. Pourtant je ne le fais pas exprès. Je suis... je ne suis bien nulle part, ni parmi les autres ni en moi-même... Un perpétuel faux bond... Résultat : à sept heures et demie, quand Marie-Agnès descendait, elle ne trouvait plus en face d'elle qu'un petit*

*homme cuvant son ivresse déçue, triste comme un mégot. Elle, en revanche, fraîche et joyeuse ! Soleil ou pluie, elle rayonnait toujours.*

*En un mot, Fabre vivait à contretemps. Trop tard ou trop tôt ; encore endormi, déjà réveillé. Son rythme était celui des oiseaux qui, dès avant le lever du jour, pépiaient frénétiquement dans les arbres de l'avenue du Bourgmestre. Des passereaux, j'imagine. Mais au lieu d'être passereau, il était homme, et même fonctionnaire, appointé de l'État. Parfois il venait à en douter, à penser qu'on s'était trompé d'enveloppe, que sa nature intime était plus arboricole et volatile qu'humaine et administrative. Qu'il se trouvait en exil dans un corps déplumé.*

*Cette intuition mélancolique était de celles qui lui donnaient envie de nidifier dans les ramures du sommeil.*

**(Jeu de rôles, p. 9-10.)**

*Pour une fois, l'homme dont on désespère qu'il puisse jamais faire le poids, ni comme fils, ni comme époux, ni comme employé, ni même comme personnage, est à la bonne place : près de la fenêtre, dans le sens de la marche du train. Il a rangé où il convient valise et parka. Mais c'est le ciel, plutôt que son journal, qu'il parcourt des yeux.*

*Il ne fait pas exception. À travers leurs lunettes solaires, car il s'agit de vacanciers, les voyageurs regardent tomber la pluie. Et la commentent. Imprévue, disent-ils, et qui mouille ! Orageuse peut-être, écoeurante, ou alors belge, simplement belge, ça résume tout, une sale petite nationale, fine, interminable, etc. etc. La plupart font évidemment référence à Maître Baro ; quelques-uns, mais avec moins d'assurance, à ses concurrents des autres chaînes : Météo, Cyclono, Christ Embellie ou Mieke Verstappen.*

*Le convoi s'ébranle, cherche sa direction parmi les aiguillages...*

*Au dernier moment, Marie-Agnès avait refusé de faire le voyage. Levée du mauvais pied, une prétendue migraine... Et comme Fabre insistait : « - Ce sont ses dernières volontés, elle n'en aura plus d'autres. - À voir ! » avait-elle répliqué avec cette désinvolture un peu canaille qu'elle affectait parfois.*

*Le train s'élançait, laissant la ville derrière lui.*

*De tout ce qui a le don d'endormir Fabre, dossiers en souffrance, propos médicaux, danses folklo, histoires de chiens capons, de chats*

*mignons, interminables récits de voyages avec photos : détails sculptés, couchers de soleil, tronches locales, groupes sympa, etc. etc., le plus efficace, après plus de trente années d'expérience, reste incontestablement le rythme peu diversifié d'un train traversant à vitesse régulière le « plat pays » où il est né. Un alambic qui distillerait de l'absence goutte à goutte. Il ferme les yeux, laisse dodeliner sa tête - qui pourrait être celle de Patrick Balthazar car dans ces conditions la ressemblance est plus frappante que jamais - mais à quoi bon décrire une scène aussi banale ? Adieu paysage, veaux, vaches, cochons, et pimpantes fermettes : Fabre dort.*

**(Jeu de rôles, p. 83-84.)**

## Synthèse

Un jour de l'été 1949, seul à Paris, Jean Muno invente le personnage du « petit homme », que l'on retrouvera désormais dans tous ses romans, depuis *Le baptême de la ligne* jusqu'à l'*Histoire exécration d'un héros brabançon*. Fidèle à lui-même dans ses divers avatars, timide, velléitaire, mais lucide (trop lucide sans doute pour se sentir bien dans sa peau), ce personnage doit quelque chose aux anti-héros de Constant Burniaux (voir, entre autres, *Une petite vie*), mais il fait songer aussi à Charlot. Prisonnier de la banalité journalière, victime de son éducation et de ses habitudes, il se venge de sa déréliction par son impertinence et sa subversion. Rêvant sans cesse d'évasion, d'aventure, de chimères, mais incapable d'échapper aux contraintes sécurisantes de la vie sociale, il jette sur ses semblables un regard aigu et impitoyable. Il flirte avec le surnaturel (*Histoires singulières*) pour se consoler du quotidien ; l'imaginaire lui sert d'échappatoire.

Au fil de l'oeuvre, du reste, le « petit homme » évolue. D'abord soumis et résigné (du *Baptême de la ligne* à *L'île des pas perdus*), il devient de plus en plus caustique, de plus en plus narquois (*Le joker*, *Histoire exécration d'un héros brabançon*). À partir de *Ripple-marks*, il s'identifie avec le narrateur (passage de la troisième ou de la deuxième personne à la première), ce qui lui confère une présence redoutable et « dérangeante ». *Ripple-marks*, d'ailleurs, apparaît dans l'oeuvre comme une cassure, ou comme un point d'orgue ; le « petit homme » y règle ses comptes avec tous les personnages qui ont marqué son enfance, mais aussi avec l'écriture, ce palliatif qui ne donne de la liberté qu'une illusion passagère ; la littérature devient ici à la fois un but avoué et sa propre cible. La victoire (toute relative) de l'auteur sur ses personnages est le symbole de sa victoire sur lui-même ; mais comme il s'agit d'un jeu (fût-ce un jeu de massacre), les effets de la cure ne sauraient être que temporaires.

Le règlement de compte se prolonge dans *Histoire exécration d'un héros brabançon*, mais sous la forme d'un roman autobiographique où la satire se mêle au burlesque pour former un mélange détonant d'une force

peu commune. Le héros en est Papin, nouvel avatar de l'auteur (il qualifiait volontiers son livre de «munologue»), mais avec lequel il s'identifie beaucoup plus étroitement qu'avec les personnages de ses autres livres, exception faite de *Ripple marks*, dont l'*histoire exécrationnelle* peut être considérée comme un prolongement, voire comme une mise en forme ou une *explication*. Cette oeuvre dépasse néanmoins les limites traditionnelles de la biographie romancée, le récit de la vie de Papin se double d'un commentaire critique qui transforme l'ouvrage en parodie, en fait une histoire verveuse, truculente, grotesque, où l'ironie ne le cède qu'à l'humour le persiflage au sarcasme.

Quant à *Jeu de rôles*, c'est un livre gigogne, dont le personnage principal écrit lui-même un livre et dont les héros qu'il invente prennent le statut de protagonistes à part entière, au même titre que leur créateur. Malgré l'incessant recours à l'absurde et à la dérision, *Jeu de rôles* apparaît comme le plus pessimiste des romans de Muno. On y distingue, en filigrane, les thèmes d'entropie générale, de la mort omniprésente, et surtout de l'impuissance créatrice. Comme Muno lui-même, Fabre se sent incompris, méconnu, mal à l'aise dans son «rôle»; il est, en quelque sorte, la victime de l'histoire qu'il invente; par ailleurs, il se trouve dans l'incapacité de terminer son récit, et, logique suprême, disparaît en même temps que celui-ci. Ainsi se termine l'existence du «petit homme», quelques mois à peine avant celle de son créateur. Livre amer, déroutant – prémonitoire, ont dit certains –, *Jeu de rôles* clôture d'une manière significative une oeuvre qui fut, dès le départ, un vaste et chatoyant jeu de rôles.

Allègre ou féroce, l'humour demeure, chez Muno, la seule défense du «petit homme» contre ceux qu'il appelle parfois «les cannibales»; mais que sont en définitive les «cannibales», si ce n'est d'autres MOI importuns et gêneurs? C'est pourquoi l'humour du «petit homme» s'exerce d'abord contre lui-même.

Robert FRICKX

Professeur à la V.U.B.